*Jeunesses autochtones. Affirmation, innovation et
résistance dans les mondes contemporains* dirigé par
Natacha Gagné et Laurent Jérôme

Isabelle Leblic

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6123>

DOI : 10.4000/jso.6123

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 255-257

ISBN : 978-2-85430-027-7

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Isabelle Leblic, « *Jeunesses autochtones. Affirmation, innovation et résistance dans les mondes contemporains* » dirigé par Natacha Gagné et Laurent Jérôme », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 130-131 | 2010, mis en ligne le 15 décembre 2010, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/6123> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.6123>

Enfin, dernier mais non moins des moindres, le chapitre 7 (pp. 251-266) se livre à une prospective sans ambages s'appuyant sur l'évolution des rapports entre les États « protecteurs » des indépendances océaniques et leur cours précédent. L'auteur soutient la thèse du « crépuscule de la coutume », en le rapportant au « tournant néolibéral » qui marque les politiques des puissances mondiales dans la première décennie du ^{xxi}^e siècle. Moment de l'histoire, mais surtout moment de l'histoire des idées, et, pour rester dans la métaphore de l'auteur, nouveau scénario politique fondé sur une « guerre contre la coutume ? » Il est intéressant de voir comment les luttes anti-terrorisme procèdent par amalgame pour accréditer l'idée que ce qui était bon la veille est devenu mauvais le lendemain.

Au fil des articles qui ont constitué autant de chapitres du livre, Alain Babadzan nous a ainsi fait passer de la naissance à l'affaïssement d'un grand concept englobant qui aura donné aux États océaniques leur première figure symbolique majeure. Il nous fait vivre, le temps d'un livre, les raisons qui ont poussé à l'émergence symbolique d'un concept global, et les mêmes raisons qui ont entraîné son déclin. Sur la question politique de l'Océanie et, par comparaison (Amselle, 2010), de nombreuses autres entités géopolitiques, on tient là assurément un ouvrage de base.

RÉFÉRENCES CITÉES

AMSELLE Jean-Loup, 2010. Le retour de l'indigène, *L'Homme* 194, pp. 131-138.

BARRÉ Jean-François, 2010. L'identité au miroir de Tahiti, *L'Homme* 194, pp. 139-155.

FAVOLE Adriano, 2000. *La palma del potere*, Torino, il Segnalibro, 348 p.

MONNERIE Denis, 2005. *La parole de notre maison. Discours et cérémonies kanak aujourd'hui (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, CNRS Éditions – Éditions de la maison des sciences de l'homme, 287 p.

Raymond MAYER,
Université Omar Bongo de Libreville et
Université de Lyon 2

GAGNÉ Natacha et Laurent JÉRÔME (éds), 2009. *Jeunesses autochtones. Affirmation, innovation et résistance dans les mondes contemporains*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (PUR), 195 p., bibliogr. après chaque contribution.

Cet ouvrage collectif²³ rassemble sept contributions (dont trois sur l'Océanie) précédées d'une préface de Mona Belleau, jeune Inuk d'Iqaluit au Nunavut (pp. 9-12), d'une présentation des deux éditeurs scientifiques (pp. 13-20) et d'une introduction de Sylvie Poirier, spécialiste des Aborigènes d'Australie, sur

« Les dynamiques relationnelles des jeunes autochtones » (pp. 21-36). Quelques mots sur les auteurs terminent l'ouvrage (pp. 191-193).

Comme le présentent Natacha Gagné et Laurent Jérôme, ce recueil, « en ouvrant la question de la jeunesse autochtone à de nouvelles perspectives analytiques et à de nouveaux terrains ethnographiques », veut explorer « les différentes stratégies déployées par les jeunes autochtones pour donner sens aux mondes auxquels ils participent activement » (p. 14).

En s'interrogeant sur ce qu'est d'être jeune et autochtone dans un monde globalisé, les contributions passent en revue diverses situations. Comme le signale d'emblée Sylvie Poirier, il faut d'abord savoir ce que représente la « catégorie sociale » de la « jeunesse », située « entre l'enfance et l'âge adulte », qui « est apparue assez récemment dans les sociétés occidentales modernes (au ^{xix}^e siècle) et avec elle, ce que l'on appelle depuis le début du ^{xx}^e siècle, le fossé des générations » (p. 21). Ensuite, on peut donc se demander ce qu'est la catégorie sociale de « jeunes autochtones », en insistant sur le fait que « dans la majorité des sociétés autochtones, [...] la "jeunesse" est [...] devenue une catégorie sociale à partir du moment où ont cessé les rites initiatiques, ceux-là même qui consacraient le passage de l'enfance à l'âge adulte » (p. 22), tout en rappelant qu'il faut « user de prudence dans l'usage de la catégorie sociales des "jeunes" et de son application aux contextes autochtones » (p. 23). C'est notamment au travers des relations intergénérationnelles dans chaque société autochtone concernée que l'on peut la définir, en précisant « le sens de la communauté, le sens d'appartenance, de solidarité et de responsabilité face à la famille élargie » (p. 23) sans oublier l'importance de la parenté :

« On ne doit pas négliger le fait que dans les communautés autochtones, en règle générale, les relations et réseaux de parenté, et ce qu'ils impliquent, représentent encore les principaux vecteurs identitaires. » (p. 24)

Ainsi, dans de nombreuses sociétés, notamment celles ayant subi les « souffrance et [...] ruptures de la période coloniale, et face aux processus actuels d'affirmation, de réappropriation et de revendication, la catégorie des aînés est devenue une icône de la culture et de la tradition » (p. 25). Dans ce cadre, il ne faut pas négliger l'attitude des jeunes face à l'école (souvent coloniale) et à la langue (la leur et celle des colonisateurs) et de toute la cohorte de préjugés qui l'accompagnent. Je citerai à titre d'exemple :

« On peut très certainement s'inquiéter des conséquences à moyen terme d'un discours hégémonique et normalisant qui présente indubitablement l'envers obligé de l'école et de la scolarisation comme étant l'ignorance, la pauvreté et le sous-développement. » (p. 29)

C'est ce que nous avons montré largement pour l'attitude des Kanak de Nouvelle-Calédonie face au développement et les jugements et *a priori* européens en la matière (Leblic, 1993), ouvrage dans lequel nous

23. Il est paru quelques mois après le volume 33-2 d'*Anthropologie et sociétés* consacré au thème Citoyennetés et coordonné par Natacha Gagné et Catherine Neveu.

insistions déjà, comme Laurent Jérôme dans le présent ouvrage, sur le fait que la tradition est un concept largement occidental et, comme le rappelle ici Sylvie Poirier avec Laurent Jérôme, sur le fait qu'il ne faut pas « confondre “traditionnel” et “traditionaliste” ni reprendre le faux débat sur l'authenticité (p. 30). Nous ne pouvons qu'être en total accord avec les propos de Sahlins (1993) tels que présentés par Sylvie Poirier, insistant sur le fait que « d'un point de vue anthropologique, l'authenticité et la spécificité [...] doivent être recherchées dans la façon dont les sociétés changent, qu'elles s'approprient les éléments empruntés et relisent les éléments existants » (p. 31). Ce que nous avons présenté à l'époque comme le fait que « la tradition est l'ensemble du système social kanak qui non seulement n'est pas figé, mais est en perpétuelle évolution, adaptation, transformation », qu'elle peut être « aussi réinterprétée et utilisée » et que c'est cela qui fait qu'une société est vivante et dynamique (1993 : 19).

Dans le cadre de ce compte rendu dans le *Journal de la Société des Océanistes*, nous ne parlerons que des articles parlant des autochtones océaniens. Notons juste que ce recueil comporte aussi quatre autres contributions très intéressantes, celle de Marie-Pierre Girard sur « La négociation de l'enfance dans les rues de Quito : les jeunes quechua face à l'idéal de l'UNICEF » (pp. 37-60), celle de Laurent Jérôme, « Les voix du tambour : traditions et innovations musicales chez les jeunes Atikamekw Nehirowisiwok, Québec » (pp. 123-144), celle de Marie-France Labrecque, « La construction sociale de la jeunesse chez les Mayas du Yucatán, Mexique » (pp. 145-164) et celle de Sabrina Melenotte, « Jeunesse européenne et zapatiste : une rencontre solidaire et alter-native » (pp. 165-190).

Ainsi, deux articles parlent des Kanak de Nouvelle-Calédonie : Sophie Barnèche présente les « stratégies et processus de construction identitaires des jeunes Mélanésiens à Nouméa » dans ce qu'elle nomme les « quartiers-tribus », lieux d'une revitalisation identitaire : pp. 61-78) et Marie Salaün pose dans son texte la question de savoir si la parentalité kanak est aujourd'hui disqualifiée ou comment « être jeunes parents kanak en Nouvelle-Calédonie » (pp. 79-96) ; dans un troisième papier, Natacha Gagné revient sur le cas des étudiants maaori à l'université qu'elle voit comme « un site d'affirmation et de négociation de la coexistence pour les jeunes maaori de Nouvelle-Zélande » (pp. 97-122). Toutes trois parlent de l'imposition de la vie citadine à ces jeunes autochtones, à Nouméa comme à Auckland, de leurs problèmes d'apprentissage et de langues dans l'école coloniale et de leur insertion dans une société dominante issue de la colonisation.

Sophie Barnèche montre ainsi comment les jeunes kanak des quartiers urbains continuent, malgré leur insécurité linguistique – la langue est un des critères de différenciation entre les jeunes et les aînés –, de se définir et de s'identifier par rapport à leurs parents qui habitent toujours le territoire tribal de leur origine dans ce qui constitue à leur yeux un refuge face à un certain sentiment de rejet de la société dominante (p. 68). Mais le quartier leur permet aussi de renverser l'image négative qu'ils ont comme « mec de Nouméa »

vis-à-vis de ceux des tribus et de se reconstruire une identité valorisante en s'appropriant cette urbanité (p. 70). Marie Salaün quant à elle revient sur la distinction des Kanak d'aujourd'hui en trois générations : les « vieux » qui ont vécu l'Indigénat qui s'est terminé en 1946, les adultes qui ont connu les événements de 1984-1988 et qui ont milité parfois depuis les années 1970, et les jeunes qui sont tous nés actuellement après les événements. Les jeunes parents kanak qui ont grandi à Nouméa ne maîtrisent pas forcément leur langue maternelle et se sentent ainsi disqualifiés pour tout ce qui concerne la culture kanak (discours coutumiers, transmission du savoir à leurs enfants...). Enfin, Natacha Gagné affirme que l'apparition de la catégorie sociale des jeunes s'est faite en même temps que celle des aînés, en comparaison aux groupes d'âge préexistants dans la société Maaori, ce qui est souvent le cas dans les sociétés traditionnelles. Après avoir présenté qui sont les étudiants maaori de l'université d'Auckland et les filières suivies par eux, elle montre comment l'université devient pour eux un lieu d'affirmation identitaire et de résistance, à travers un groupe de danse *kapa haka* qu'ils considèrent comme leur « famille étendue » *whaanau* (p. 111) et leurs pratiques au *marae* de l'université ; ce qui n'empêche pas l'université d'être un lieu d'interrelation aux autres, non maaori compris.

Cet ouvrage, intéressant à plus d'un titre, est à rapprocher du volume d'*Anthropologie et société* sur les « citoyennetés » coordonné en partie également par Natacha Gagné. On y retrouve une partie des mêmes auteurs, Marie Salaün (avec Jacques Vernaudo) et Sylvie Poirier. Et, à mon sens, il aurait été profitable de rassembler les deux thèmes en un seul. Car parler de citoyenneté dans ces sociétés océaniques ayant vécu la colonisation occidentale ne peut à mon sens se faire sans parler d'autochtonie et, en la matière, les jeunes ont un rôle important à jouer dans ces constructions pour les années à venir. C'est ce que nous pensons pour la Nouvelle-Calédonie (voir entre autre Leblic, 2007).

RÉFÉRENCES CITÉES

- GAGNÉ Natacha et Catherine NEVEU (éds), 2009. Citoyennetés, *Anthropologie et sociétés* 33-2, pp. 1-221.
- LEBLIC Isabelle, 1993. *Les Kanak face au développement. La voie étroite*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 412 p.
- , 2007. Kanak identity, new citizenship building and reconciliation in New Caledonia, *Journal de la Société des Océanistes* 125, pp. 271-282.
- SAHLINS Marshall, 1993. Goodbye to Tristes Tropiques. Ethnography in the Modern World History, *Journal of Modern History* 65, pp. 1-25.